

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean FOLLONIER

Le vin nouveau

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1949, tome 47, p. 192-198

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Le vin nouveau

A quoi tiennent donc nos pauvres joies humaines ? Ils en cueillaient pourtant de toutes pures sur l'arbre de leur jeunesse. Toute la vie, d'un geste large et généreux leur était donnée.

Et voilà, toutes ces joies, un soir, fondirent comme un peu de neige dans un brasier. Le brasier était dans le cœur des hommes soudainement dressés les uns contre les autres. Car les temps approchaient où ressurgiraient dans les consciences des haines tenaces comme des mauvaises herbes. Des ardeurs de bêtes fauves passent souvent dans les membres ; on comploté dans les caves, on prépare minutieusement le plan qui abattra le plus sûrement l'adversaire, le jour des élections.

Ce vent de folie détruisit leur bonheur. Quel démon glissa donc à l'oreille du jeune homme les mots d'acquiescement ? Se rendit-il compte, dans la cave mal éclairée, de la densité de ces quelques paroles ? Dans cette fièvre, l'image de Marie-Louise ne pesait pas plus qu'un soupir dans la tempête.

Dès que les jeunes surent que Marcel serait leur candidat aux prochaines élections, leur joie, secrète tout d'abord, devint délirante. On ne fermait une cave que pour en ouvrir une autre et jusque tard dans la nuit les libations continuaient. On tapait durement sur l'épaule de Marcel, on chancelait, on lui disait :

— Tu es sûr d'arriver.

Celui-ci, grisé par la confiance qu'on lui témoignait, riait et vivait en plein enchantement. Que comptaient encore les promesses échangées avec Marie-Louise ?

On lui disait encore :

— Faudra mettre de l'ordre au conseil.

— Faites-vous pas de soucis.

Sûrs de leur prochaine victoire, les jeunes, d'un jour à l'autre, ne formèrent plus qu'un bloc compact et fermement résolu.

Mais voilà, il y a quand même les vieux, et il ne faut pas les oublier. Quand ils connurent le plan des jeunes, ils se rendirent chez Martin, le vieux conseiller. L'un d'entre eux parla au nom de tous :

— Tu sais la nouvelle ?

— Je sais.

Et Martin saliva plusieurs fois devant lui, en signe d'énervement.

— Le vaurien ! dit-il encore.

Cette phrase contient toutes les désillusions entassées en lui depuis quelques jours. Il pourrait répéter tous les mots prononcés par le jeune homme, ce dimanche d'été. — J'aime votre fille Marie-Louise. Alors... Le petit vieux rit malicieusement. — Alors, tu voudrais me la prendre, n'est-ce pas ? Marcel était moins fier en ce moment, il baissa la tête sans répondre, mais cette tête baissée était déjà un aveu. — Alors, prends-la et aime-la bien. — Ce sera pour le printemps prochain, conclut Marcel. Ensuite, ils ont trinqué joyeusement ensemble.

Et voilà que maintenant tout est perdu. Il attendait un gendre pour l'aider dans son ouvrage, mais ce ne peut plus être Marcel puisqu'il prend parti contre lui.

— On verra la fin, dit-il encore aux hommes.

— On verra ! reprirent en chœur tous ses partisans.

Aussitôt que Martin fut en présence de sa fille, il la fixa un moment sans dureté, mais fermement. Il parla ensuite lentement :

— Ecoute-moi bien, Marie-Louise, je pense que tu sais ce qui se prépare pour les prochaines élections. Alors, il ne faut plus songer à Marcel.

— Oh ! père !

— C'est dit.

Elle connaît l'inébranlable fermeté de toutes les décisions paternelles. Toute tentative pour le faire changer d'avis serait stérile.

— Tu en trouveras un autre, ajouta encore Martin.

Elle s'enferma dans sa chambre et pleura longuement son bonheur brisé. Quand elle eut versé toutes ses larmes, elle se dit que rien n'était peut-être perdu et se reprit à espérer.

Les élections approchaient. De part et d'autre, on s'y préparait nerveusement. Les vieux tenaient de longs

conciliabules nocturnes dans les caves où le vin coulait généreusement. Mais il y avait toujours, soigneusement dissimulés dans l'ombre des venelles, quelques jeunes pour surprendre leurs propos et en tirer profit. Car les partisans de Marcel ne perdaient pas leur temps ; les uns s'obstinaient à convaincre les indécis, les autres espionnaient les préparatifs des vieux, de sorte qu'il eût été malaisé de savoir lequel des deux candidats l'emporterait aux élections.

Dans la solitude de son cœur, Marie-Louise continuait d'espérer, mais ce filet si ténu s'amenuisait de jour en jour. Il aurait fallu rencontrer Marcel, lui parler franchement pour le dissuader. Mais toutes ses tentatives échouèrent. Depuis des semaines, Marcel n'avait plus le temps de songer à elle. Tout son temps appartenait à cette fièvre collective qui embrasait les hommes. Et puis, est-ce que le choix fait autrefois pouvait encore compter ? Il s'était trop définitivement engagé sur un chemin opposé à la jeune fille pour oser espérer qu'un jour... Et Marie-Louise attendait toujours ce mystérieux miracle qui remettrait les choses à leur place, mais qui tardait à se produire. Se produirait-il jamais ?

Quant à Martin, il marchait pieds nus sur des braises. Secrètement, il sentait ses positions ébranlées. Plusieurs fois déjà, il avait minutieusement dénombré ses partisans sûrs. Combien étaient exactement de l'autre côté ? Il possédait encore quelques chances, à moins que des défec-tions toujours possibles au dernier moment... Mais ces craintes, il les gardait dans son cœur. Elles auraient pu ébranler la confiance de ses amis.

Maintenant, la communauté était divisée en deux parties bien déterminées. Aux jeunes s'étaient joints les indécis conquis avec quelques verres de vin. Et on vit alors cette chose affreuse que les fils s'étaient dressés contre les pères, le passé impitoyablement piétiné par ceux qui sont l'avenir ; on vit une race d'hommes pauvres et pétris par un identique destin de dureté, séparée en deux parties ennemies. Un sang chaud bouillonnait dans les veines ; le vin coulait ; et le temps approchait.

Quels drames, quels déchirements — ou bien quels apaisements — se préparaient ?

Le jour des élections arriva enfin. Il ne ressemble en rien à aucun autre jour. Dès la veille, la fièvre collective aurait fait palpiter les montagnes. Au matin, dans le village, des groupes se font et se défont. On se communique hâtivement les derniers mots d'ordre. Avant l'aube, Martin quitta son petit hameau et s'en vint ici trouver ses amis, ses parents jusqu'aux arrière-petits-cousins.

— Je pense que je pourrais compter sur vous, leur dit-il.

Plus sûr de sa victoire déjà presque chaudement blottie dans sa main, Marcel dormit longtemps, puis, en sifflotant, il se dirigea vers le gros bourg de l'église.

C'est un jour du commencement de l'hiver. Il y a un peu de neige et du froid. Qui sentirait la neige et le froid ? Dans les poitrines, des brasiers se consomment inlassablement.

Comme tout le laissait deviner, les jeunes remportèrent une victoire écrasante. Tout de suite après le dépouillement du scrutin, ils emplirent les cafés de leur joie illimitée ; Marcel trônait au milieu de tous, comme un dieu.

Les vieux, de leur côté, portaient un pavé sur le cœur. Des nuages couleur de sang se roulaient dans leurs têtes. En groupe compact, ils remontèrent au hameau, et Martin traînait lourdement derrière lui les boulets de sa défaite.

A la tombée de la nuit, les jeunes, à leur tour, prirent le chemin de leurs demeures, escortant le nouvel élu. Au village, les vieux les attendaient. Combien y en avait-il qui les regardaient s'approcher ? On serrait des poings très lourds le long des cuisses. Peut-être bien que quelques-uns avaient des cailloux au fond des poches. Les jeunes continuèrent, en chantant. Un vieux, railleur, leur dit :

— Salut, les vainqueurs !

Au nom de tous, Marcel répondit froidement :

— Salut !

Un silence de plomb tomba sur les hommes. Les deux clans demeuraient l'un en face de l'autre, se dévisageant, dénombant les forces de l'adversaire. Il aurait suffi d'une étincelle pour faire éclater ces paquets d'explosifs entassés dans les cœurs.

Alors, le vieux Martin s'avança vers Marcel en roulant sur lui des yeux de braise. De son balcon, palpitante, Marie-Louise suivait les épisodes de ce drame qui atteignait

son paroxysme. Quand elle vit son père marcher sur Marcel, elle ne fit qu'un bond sur la place.

Le vieux dit à Marcel :

— Il faut qu'on s'explique, les deux.

— Si tu veux.

— Ils sont l'un en face de l'autre, sentant derrière eux tous les amis prêts à intervenir. Au moment où ils vont en venir aux mains, Marie-Louise fut au milieu d'eux, les yeux pleins de supplication, il n'y eut pas de bagarre parce que la présence de cette jeune fille, au milieu des hommes avinés et surexcités fut comme un rayon de soleil dans la tempête.

— Allons ! dit Marcel à ses amis.

il les entraîna dans sa cave, et tous riaient.

Le groupe des vieux se défit lentement.

— De quoi te mêles-tu ? demanda durement Martin à sa fille.

Sans répondre, elle s'enfuit avec sa douleur. Pourquoi Marcel, tantôt, ne lui adressa-t-il pas même un regard amical ? Dans la griserie de son succès, a-t-il oublié jusqu'aux mots fervents qu'il lui murmurait autrefois ? Sera-t-elle définitivement condamnée à cette brutale solitude ?

Les mois passèrent. L'hiver, le printemps, puis l'été. Martin portait toujours en lui le poids de cette défaite. Il ne quittait son humeur morose que pour adresser à sa fille quelques mots concernant le travail quotidien. Il est des haines qui brûlent jusqu'à la mort et qui se continuent peut-être par-delà la vie, durant l'éternité. Celle de Martin est certainement de cette consistance.

De son côté aussi, Marie-Louise s'était enfermée dans un mutisme farouche. Depuis ces mois interminables, Marcel ne lui avait plus adressé la parole. Était-il trop absorbé par ses nouvelles fonctions ? Craignait-il un refus ? Son orgueil l'empêchait-il de faire ce premier pas vers leur secrète réconciliation ? Autant de questions qui la torturaient.

Et pourtant, une petite partie d'elle-même refusait le désespoir. Insensée ! Une année déjà que tu n'as plus

entendu sa voix et tu penses qu'il ne t'a pas oubliée. Pourquoi n'acceptes-tu pas d'autres partis qui s'offrent à toi ? Mais l'espérance demeurerait.

Vint l'automne et les vendanges qui sont la promesse du vin nouveau. Dans les caves sombres, le liquide précieux entre tous achève de s'offrir aux hommes. Martin fait de longues séances dans sa cave. Boit-il plus que de raison pour oublier ce lointain échec ?

Un soir, il surprit sa fille qui pleurait. Tout de suite, il devina le motif inavoué de cette douleur. Comme il avait un peu bu, il se montra plus loquace que de coutume.

— Toujours aussi triste, dit-il jovialement. Essaie d'oublier.

— Vous savez que ce n'est pas possible.

Il s'en alla en hochant la tête. C'est bien ma fille, s'avoua-t-il, non sans fierté, entêtée comme moi. Il réfléchit longuement, la tête appuyée sur le plat de la main. Il se dit finalement qu'il était peut-être encore possible de tout arranger.

Mais certainement que le vin seul inspirait cette bonne intention.

Le temps est maintenant venu de déguster le nouveau, comme on dit. On invite les amis à ces minutes bénies et, ensemble, on mesure toute la valeur de cette nouvelle offrande de la vigne. Martin, ce soir, savoure seul ce liquide laiteux encore mais déjà lourd de tentations. Le besoin d'une présence amicale se fait de plus en plus impérieux.

Le destin vous tend parfois de ces pièges... Pourquoi, Marcel, ce soir, sentit-il le besoin irrésistible d'errer autour de la demeure de Marie-Louise ? Pourquoi le vieux Martin ouvrit-il la porte juste au moment où il passait dans la rue ? Mystère.

Sans reconnaître son interlocuteur dans la nuit naissante, Martin dit :

— Viens prendre un verre.

L'autre hésita une seconde. Va-t-il accepter ? Il entra.

— Ah ! s'exclama Martin un peu gris, c'est toi.

Mais il n'y avait plus de haine dans sa voix. Tout de suite, il lui tendit un verre, ils trinquèrent comme deux vieux amis qui se retrouvent.

Certainement qu'elle s'est trompée. Ce serait trop beau. Non, ce ne peut pas être Marcel. Et pourtant, des mains la poussent obstinément par derrière. Elle leur obéit et vient se placer près de la porte de la cave. Personne ne pourrait la dissocier de l'ombre dense entassée dans la venelle. Et elle écoute, toute frissonnante de mille secrètes espérances.

Entre les deux hommes, à l'intérieur, le silence se continue. Ils boivent. Ils auraient beaucoup de choses à se dire, mais où trouveraient-ils la force de prononcer ces quelques paroles de réconciliation ?

Aidé par le vin, Marcel demanda enfin :

— Vous m'en voulez toujours ?

— Je ne sais plus.

C'était une manière d'hommes de faire la paix.

— Alors, n'en parlons plus, continua Marcel.

— Si tu veux, après tout. Donne-moi la main.

Marie-Louise, devant la porte, sentit son cœur se rompre.

Les deux hommes burent encore. La pâle lueur d'une bougie éclairait leurs yeux riants et heureux.

— Et Marie-Louise ? hasarda enfin Marcel.

— Je crois qu'elle t'attend toujours.

Au même instant, folle de tout son bonheur retrouvé, Marie-Louise se précipita au-devant de Marcel. Ils s'embrassèrent devant le vieux qui oublia d'écraser les larmes roulant sur sa joue.

— Encore un verre, dit-il pour se ressaisir.

— Allons goûter le mien, dit Marcel.

Ils partirent, les deux jeunes gens enlacés, cependant que le vieux Martin les suivait à quelques pas. Dans cette fête commençante, la politique ne jouait plus de rôle. Puisque ce sera bientôt mon fils, songeait le vieux, tout va bien.

... Si je vous disais que le vin nouveau fait parfois des miracles.

Jean FOLLONIER